

NICOLAS MATHIEU

Leurs enfants
après eux

roman

ACTES SUD

*Il en est dont il n'y a plus de souvenir,
Ils ont péri comme s'ils n'avaient jamais existé ;
Ils sont devenus comme s'ils n'étaient jamais nés,
Et, de même, leurs enfants après eux.*

Siracide, 44, 9.

I

1992

Smells Like Teen Spirit

Debout sur la berge, Anthony regardait droit devant lui.

À l'aplomb du soleil, les eaux du lac avaient des lourdeurs de pétrole. Par instants, ce velours se froissait au passage d'une carpe ou d'un brochet. Le garçon renifla. L'air était chargé de cette même odeur de vase, de terre plombée de chaleur. Dans son dos déjà large, juillet avait semé des taches de rousseur. Il ne portait rien à part un vieux short de foot et une paire de fausses Ray-Ban. Il faisait une chaleur à crever, mais ça n'expliquait pas tout.

Anthony venait d'avoir quatorze ans. Au goûter, il s'enfilait toute une baguette avec des Vache qui Rit. La nuit, il lui arrivait parfois d'écrire des chansons, ses écouteurs sur les oreilles. Ses parents étaient des cons. À la rentrée, ce serait la troisième.

Le cousin, lui, ne s'en faisait pas. Étendu sur sa serviette, la belle achetée au marché de Calvi, l'année où ils étaient partis en colo, il somnolait à demi. Même allongé, il faisait grand. Tout le monde lui donnait facile vingt-deux ou vingt-trois ans. Le cousin jouait d'ailleurs de cette présomption pour aller dans des endroits où il n'aurait pas dû se trouver. Des bars, des boîtes, des filles.

Anthony tira une clope du paquet glissé dans son short et demanda son avis au cousin, si des fois lui aussi ne trouvait pas qu'on s'emmerdait comme pas permis.

Le cousin ne broncha pas. Sous sa peau, on pouvait suivre le dessin précis des muscles. Par instants, une mouche venait se poser au pli que faisait son aisselle. Sa peau frémissait alors comme celle d'un cheval incommodé par un taon. Anthony

aurait bien voulu être comme ça, fin, le buste compartimenté. Chaque soir, il faisait des pompes et des abdos dans sa piaule. Mais ce n'était pas son genre. Il demeurait carré, massif, un steak. Une fois, au bahut, un pion l'avait emmerdé pour une histoire de ballon de foot crevé. Anthony lui avait donné rendez-vous à la sortie. Le pion n'était jamais venu. En plus, les Ray-Ban du cousin étaient des vraies.

Anthony alluma sa clope et soupira. Le cousin savait bien ce qu'il voulait. Anthony le tannait depuis des jours pour aller faire un tour du côté de la plage des culs-nus, qu'on avait d'ailleurs baptisée ainsi par excès d'optimisme, parce qu'on n'y voyait guère que des filles *topless*, et encore. Quoi qu'il en soit, Anthony était complètement obnubilé.

— Allez, on y va.

— Non, grogna le cousin.

— Allez. S'te plaît.

— Pas maintenant. T'as qu'à te baigner.

— T'as raison...

Anthony se mit à fixer la flotte de son drôle de regard penché. Une sorte de paresse tenait sa paupière droite mi-close, faussant son visage, lui donnant un air continuellement maussade. Un de ces trucs qui n'allaient pas. Comme cette chaleur où il se trouvait pris, et ce corps étriqué, mal fichu, cette peinture 43 et tous ces boutons qui lui poussaient sur la figure. Se baigner... Il en avait de bonnes, le cousin. Anthony cracha entre ses dents.

Un an plus tôt, le fils Colin s'était noyé. Un 14 juillet, c'était facile de se rappeler. Cette nuit-là, les gens du coin étaient venus en nombre sur les bords du lac et dans les bois pour assister au feu d'artifice. On avait fait des feux de camp, des barbecues. Comme toujours, une bagarre avait éclaté un peu après minuit. Les permissionnaires de la caserne s'en étaient pris aux Arabes de la ZUP, et puis les grosses têtes de Hennicourt s'en étaient mêlées. Finalement, des habitués du camping, plutôt des jeunes, mais aussi quelques pères de famille, des Belges avec une panse et des coups de soleil, s'y étaient mis à leur tour. Le lendemain, on avait retrouvé des papiers gras, du sang sur des bouts de bois, des bouteilles cassées et même un Optimist du club nautique

coincé dans un arbre ; c'était pas banal. En revanche, on n'avait pas retrouvé le fils Colin.

Pourtant, ce dernier avait bien passé la soirée au bord du lac. On en était sûr parce qu'il était venu avec ses potes, qui avaient tous témoigné par la suite. Des mômes sans rien de particulier, qui s'appelaient Arnaud, Alexandre ou Sébastien, tout juste bacheliers et même pas le permis. Ils étaient venus là pour assister à la baston traditionnelle, sans intention d'en découdre personnellement. Sauf qu'à un moment, ils avaient été pris dans la mêlée. La suite baignait dans le flou. Plusieurs témoins avaient bien aperçu un garçon qui semblait blessé. On parlait d'un t-shirt plein de sang, et aussi d'une plaie à la gorge, comme une bouche ouverte sur des profondeurs liquides et noires. Dans la confusion, personne n'avait pris sur soi de lui porter secours. Au matin, le lit du fils Colin était vide.

Les jours suivants, le préfet avait organisé une battue dans les bois environnants, tandis que des plongeurs draguaient le lac. Pendant des heures, les badauds avaient observé les allées et venues du Zodiac orange. Les plongeurs basculaient en arrière dans un plouf lointain et puis il fallait attendre, dans un silence de mort.

On disait que la mère Colin était à l'hôpital, sous tranquillisants. On disait aussi qu'elle s'était pendue. Ou qu'on l'avait vue errer dans la rue en chemise de nuit. Le père Colin travaillait à la police municipale. Comme il était chasseur et que tout le monde pensait naturellement que les Arabes avaient fait le coup, on espérait plus ou moins un règlement de comptes. Le père, c'était ce type trapu qui restait dans le bateau des pompiers, son crâne dégarni sous un soleil de plomb. Depuis la rive, les gens l'observaient, son immobilité, ce calme insupportable et son crâne qui mûrissait lentement. Pour tout le monde, cette patience avait quelque chose de révoltant. On aurait voulu qu'il fasse quelque chose, qu'il bouge au moins, mette une casquette.

Ce qui avait beaucoup perturbé la population par la suite, ç'avait été ce portrait publié dans le journal. Sur la photo, le fils Colin avait une bonne tête sans grâce, pâle, qui allait bien à une victime, pour tout dire. Ses cheveux frisaient sur les côtés, les yeux étaient marron et il portait un t-shirt rouge. L'article disait

qu'il avait décroché son bac avec une mention très bien. Quand on connaissait sa famille, c'était tout de même une prouesse. Comme quoi, avait fait le père d'Anthony.

Finalement, le corps était resté introuvable et le père Colin avait repris le chemin du boulot sans faire de vagues. Sa femme ne s'était pas pendue ni rien. Elle s'était contentée de prendre des cachets.

En tout cas, Anthony n'avait aucune envie d'aller nager là-dedans. Son mégot émit un petit sifflement en touchant la surface du lac. Il leva les yeux vers le ciel et, ébloui, fronça les sourcils. Ses paupières, l'espace d'un instant, s'équilibrèrent. Le soleil pointait haut, il devait être 15 heures. La clope lui avait laissé un goût désagréable sur la langue. Décidément, le temps ne passait pas. En même temps, la rentrée arrivait à toute vitesse.

— Putain...

Le cousin se redressa.

— Tu saoules.

— On s'emmerde, sérieux. Tous les jours à rien foutre.

— Bon allez...

Le cousin passa sa serviette sur ses épaules, enfourcha son VTT, il partait.

— Allez, magne-toi. On y va.

— Où ça ?

— Magne-toi je te dis.

Anthony fourra sa serviette dans son vieux sac à dos Chevignon, récupéra sa montre dans une basket et se rhabilla en vitesse. Il venait à peine de redresser son BMX que le cousin disparaissait sur le chemin qui faisait le tour du lac.

— Attends-moi, putain !

Depuis l'enfance, Anthony lui collait aux basques. Quand elles étaient plus jeunes, leurs mères aussi avaient été cul et chemise. Les filles Mougel, comme on disait. Longtemps, elles avaient écumé les bals du canton avant de se caser parce que le grand amour. Hélène, la mère d'Anthony, avait choisi un fils Casati. Irène était plus mal tombée encore. Quoi qu'il en soit, les filles Mougel, leurs mecs, les cousins, les belles-familles, c'était le même monde. Il suffisait pour s'en rendre compte de voir le fonctionnement, dans les mariages, aux enterrements, à Noël.

Les hommes parlaient peu et mouraient tôt. Les femmes se faisaient des couleurs et regardaient la vie avec un optimisme qui allait en s'atténuant. Une fois vieilles, elles conservaient le souvenir de leurs hommes crevés au boulot, au bistrot, silicosés, de fils tués sur la route, sans compter ceux qui s'étaient fait la malle. Irène, la mère du cousin, appartenait justement à cette catégorie des épouses délaissées. Le cousin avait vite grandi, du coup. À seize ans, il savait tondre, conduire sans permis, faire à bouffer. Il avait même le droit de fumer dans sa chambre. Il était intrépide et sûr. Anthony l'aurait suivi jusqu'en enfer. En revanche, il se sentait de moins en moins copain avec les manières de sa famille. Les siens, il les trouvait finalement bien petits, par leur taille, leur situation, leurs espoirs, leurs malheurs même, répandus et conjoncturels. Chez eux, on était licencié, divorcé, cocu ou cancéreux. On était normal en somme, et tout ce qui existait en dehors passait pour relativement inadmissible. Les familles poussaient comme ça, sur de grandes dalles de colère, des souterrains de peines agglomérées qui, sous l'effet du Pastis, pouvaient remonter d'un seul coup en plein banquet. Anthony, de plus en plus, s'imaginait supérieur. Il rêvait de foutre le camp.

Ils arrivèrent bientôt à l'ancienne voie ferrée et le cousin abandonna son vélo dans les orties. Puis, accroupi sur les rails, il considéra un moment le centre de loisirs Léo-Lagrange, qui se trouvait juste en contrebas du talus SNCF. Le hangar à bateaux était grand ouvert. Il n'y avait pas un chat. Anthony laissa son BMX pour le rejoindre.

— Y a personne, dit le cousin. On va prendre un canoë et on y va.

— T'es sûr ?

— On va pas y aller à la nage.

Et le cousin dévala le talus en sautant à travers les ronces et les herbes folles. Anthony suivit. Il avait peur, c'était délicieux.

Une fois dans le hangar, il leur fallut quelques secondes pour s'accoutumer à la pénombre. Il y avait là des coques de noix, un 420 et des canoës suspendus à un râtelier en métal. Une forte odeur de moisi montait des gilets de sauvetage pendus à des cintres. Par les portes grandes ouvertes, on voyait la plage, le

lac étincelant, le plat du paysage, comme un écran de cinéma découpé dans l'ombre humide.

— Viens, on va prendre celui-là.

Ils décrochèrent le canoë que le cousin avait choisi d'un mouvement synchrone, puis ils attrapèrent des pagaies. Avant de quitter la fraîcheur du hangar, ils marquèrent un temps d'arrêt. Il faisait bon. Au loin, une planche à voile traçait un sillon clair à la surface du lac. Personne ne venait. Anthony pouvait sentir ce grisant vertige d'avant les conneries. C'était pareil quand il piquait au Prisu ou commettait des imprudences à moto.

— Allez. On y va, fit le cousin.

Et ils foncèrent, le canoë sur l'épaule, les pagaies à la main.

Dans l'ensemble, le centre de loisirs Léo-Lagrange était fréquenté par des gamins plutôt inoffensifs que leurs parents collaient là en attendant la rentrée. Comme ça, au lieu de chercher les ennuis en ville, ils avaient l'occasion de faire de l'équitation et du pédalo. À la fin, il y avait une fête et tout le monde se roulait des pelles et buvait de l'alcool en cachette ; les plus dégourdis parvenaient même à emballer une mono. Mais dans le tas, il y avait toujours quelques cinglés peu ordinaires, des petits durs venus de la cambrousse et dressés à coups de nerf de bœuf. Si ceux-là vous tombaient dessus, ça pouvait mal se passer. Anthony tâchait de ne pas trop y penser. Le canoë faisait son poids. Il fallait tenir jusqu'à la rive, une trentaine de mètres maxi. L'embarcation lui sciait l'épaule. Il serra les dents. C'est là que le cousin se prit les pieds dans une racine et le nez du canoë planta. Anthony trébucha derrière et sentit sa main se déchirer sur quelque chose de dur, une écharde ou une pointe qui sailait à l'intérieur. Agenouillé, il regarda sa paume ouverte. Elle saignait. Le cousin était déjà debout.

— Allez, on a pas le temps.

— Deux secondes. Je me suis fait mal.

Il avait porté sa blessure à ses lèvres. Le goût du sang emplissait sa bouche.

— Dépêche !

Des voix venaient. Ils repartirent au trot en tenant l'embarcation comme ça pouvait, les yeux fixés sur leurs pieds. Poussés

par leur élan, ils entrèrent dans l'eau jusqu'à la taille. Anthony pensa à ses clopes, au walkman dans son sac à dos.

— Monte ! fit le cousin, qui poussait le canoë vers le large. Vite.

— Hé ! gueula quelqu'un derrière.

C'était net, masculin. D'autres cris suivirent, de plus en plus proches.

— Hé, revenez ! Oh !

Anthony se hissa tant bien que mal dans le canoë. Le cousin donna une dernière poussée avant de grimper à son tour. Sur la rive derrière eux, un môme en maillot de bain et deux monos s'égosillaient.

— Rame. On y va maintenant. Allez !

Après quelques hésitations, les garçons trouvèrent la bonne méthode, Anthony ramant à bâbord, le cousin à tribord. Sur la plage, on apercevait tout un fourmillement de gamins surexcités et qui braillaient. Les monos s'engouffrèrent dans le hangar. Ils en ressortirent avec trois canoës.

Heureusement, l'embarcation des cousins fendait la surface du lac avec une netteté réconfortante. Ils pouvaient sentir la résistance de l'eau monter dans leurs épaules et une grisante sensation de vitesse sous leurs pieds. Anthony vit qu'un filet de sang sinuait le long de son avant-bras. Il lâcha la pagaie une seconde.

— Ça va ? demanda le cousin.

— C'est rien.

— T'es sûr ?

— Ouais.

Des gouttes rouges tombées entre ses pieds avaient dessiné une tête de Mickey. Dans sa paume, une mince entaille béait. Il la porta à sa bouche.

— Rame ! fit le cousin.

Leurs poursuivants étaient deux ou trois par embarcation, avec des adultes. Ils n'étaient pas si loin et Anthony se remit à pagayer de plus belle. Sur les eaux noires du lac, le soleil cognait, faisant comme un million d'éclats blancs. Il sentait la sueur dégouliner sur son front, le long de ses flancs. Dans son dos, son débardeur ne faisait plus qu'un avec sa peau. Il était inquiet. Peut-être qu'ils avaient prévenu les flics.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Ils nous suivront pas.

— T'es sûr ?

— Rame, putain !

Au bout d'un moment, le cousin changea de direction pour longer la rive. Il espérait comme ça atteindre plus rapidement le Pointu, la mince bande de terre qui coupait le lac en deux. Passé ce cap, ils seraient hors de vue pendant quelques minutes.

— Regarde, fit le cousin.

Sur les plages environnantes, des baigneurs s'étaient levés pour mieux voir et sifflaient ou lançaient des encouragements. Anthony et le cousin avaient l'habitude d'aller toujours dans le même coin, une plage plutôt facile d'accès, qu'on appelait la Déchetterie. Elle était censée se trouver à proximité d'une sortie d'égout, ce qui expliquait son calme, même au plus fort de la belle saison. Le lac en comptait d'autres. Derrière eux, la plage du centre Léo-Lagrange. Là-bas, celle du camping. Plus loin, la plage américaine, où se trouvaient les grosses têtes. De l'autre côté du Pointu, le club nautique, le plus bel endroit, avec des sapins, du sable presque blond, des cabines et un bar comme à la mer.

— Ça y est, on arrive, dit le cousin.

Cent mètres plus loin, sur leur droite, la silhouette d'une cabane en ruine qui avait appartenu aux Eaux et Forêts signalait l'amorce du Pointu. Ils se tournèrent alors pour mesurer la distance avec leurs poursuivants. Ces derniers n'avançaient plus et d'après ce qu'on pouvait voir, les monos étaient en grande discussion. Même de loin, on percevait leur énervement, des dissensions. À un moment, une silhouette se dressa pour faire valoir son point de vue et quelqu'un la fit se rasseoir. Finalement, ils repartirent vers le centre de loisirs. Les cousins échangèrent un sourire et Anthony s'autorisa un doigt d'honneur, maintenant qu'ils avaient le dos tourné.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— À ton avis ?

— Ils vont sûrement appeler les flics.

— Et alors ? Rame.

Ils poursuivirent leur progression tout près du bord, à travers les roseaux. Il était 16 heures passées et la lumière devenait moins

cinglante. Des bruits, des coassements montaient de l'entrelacs de feuilles et de branchages qui stagnait le long des berges. Anthony, qui espérait voir des grenouilles, ne quittait pas la surface des yeux.

— Ça va ta main ?

— Ouais. On arrive bientôt ?

— Dix minutes.

— Putain, c'était super-loin en fait.

— Je te l'avais dit. T'as qu'à penser aux culs nus.

Anthony imaginait déjà l'endroit, un peu comme le rayon des films pornos au vidéoclub. Il s'y glissait parfois en cachette, la trouille au ventre, matant tout ce qu'il pouvait avant qu'un adulte ne vienne l'en déloger. Globalement, cette envie de reluquer le corps des filles ne le quittait pas. Dans ses tiroirs et sous son lit, il planquait des magazines et des VHS, sans parler des mouchoirs en papier. Au bahut, tous ses potes étaient à la même enseigne, acharnés. Ils en devenaient débiles, à force. En y réfléchissant bien, la plupart des bagarres s'expliquaient d'ailleurs comme ça. Un regard dans un couloir, ça montait direct, et hop, l'empoignade, à se rouler sur le carrelage en se traitant de tous les noms. Certains mecs arrivaient à se sortir des meufs. Et Anthony avait embrassé une fille une fois, au fond du bus. Mais elle n'avait pas voulu se laisser toucher les seins. Du coup, il avait laissé tomber. Il regrettait, elle s'appelait Sandra, elle avait les yeux bleus et un chouette cul dans son C17.

Il fut tiré de ses ruminations par des bruits d'échappement qui montaient de derrière les futaies. Aussitôt, avec le cousin, ils se figèrent. Ça venait vers eux. Anthony reconnut facilement les Piwi 50 du centre de loisirs, des petites bécanes de cross har-gneuses et enfantines. Depuis longtemps, le centre proposait une activité moto. C'est d'ailleurs ce qui faisait son succès, bien plus que le Jokari ou les courses d'orientation.

— Ils font le tour par la route.

— Ils nous cherchent, tu peux être sûr.

— Ils peuvent pas nous voir, normalement.

Tout de même, les cousins ne faisaient pas les malins. Tapis dans leur canoë, ils écoutaient, le cœur battant.

— Vire ton t-shirt, murmura le cousin.

— Quoi ?

— Ton t-shirt. On peut te voir à des kilomètres.

Anthony fit passer son débardeur Chicago Bulls par-dessus sa tête et le glissa sous ses fesses. Le crépitement aigu des bécanes tournait au-dessus de leurs têtes à la manière d'un oiseau de proie. Ils se taisaient, impatients, immobiles. Une odeur douceâtre montait de la végétation qui se décomposait à la surface. Elle se prenait dans leur transpiration, les démangeait. En songeant à tout ce qui grouillait dans ce presque marécage, Anthony eut un frisson.

— On va arriver trop tard, dit-il.

— Ferme-la...

Les motos finirent par s'éloigner, laissant derrière elles un chevrottement vague. Les garçons reprirent leur route avec des prudenances de Sioux, passèrent le Pointu, et l'horizon s'ouvrit sur l'autre moitié du lac. La fameuse plage des culs-nus était enfin en vue, à tribord. Elle était grise, encaissée, inaccessible par la route et à peu près déserte. Un bateau à moteur ballottait à une trentaine de mètres au large. C'était complètement nul.

— Putain, y a personne, gémit Anthony.

En réalité, on voyait quand même deux filles, mais elles portaient leur maillot, même le haut. De loin, c'était difficile de se faire une idée, si elles étaient jolies ou quoi.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Maintenant qu'on est là...

À leur approche, les filles commencèrent à s'agiter. À présent que leurs silhouettes se précisaient, on les devinait très jeunes, mobiles, surtout inquiètes. La plus petite finit par se lever pour appeler en direction du bateau à moteur. Elle siffla entre ses doigts, les pieds dans l'eau, très fort, mais sans succès. Du coup, elle regagna vite fait sa serviette et se colla à sa copine.

— Elles ont la trouille, fit Anthony.

— Pas toi ?

Les cousins accostèrent, mirent le canoë au sec, puis s'installèrent près du bord. Comme ils ne savaient plus quoi faire, ils se mirent à fumer des clopes. Ils n'avaient pas échangé un regard avec les occupantes du lieu. Ils sentaient pourtant leur présence derrière eux, leur hostilité sourde, infranchissable. Anthony avait un peu envie de se tirer, à présent. En même temps, ç'aurait

été dommage, après le mal qu'ils s'étaient donné. Il aurait fallu savoir s'y prendre.

Après quelques minutes, les filles déménagèrent leurs affaires à l'autre bout de la plage. Elles étaient super-bien en fait, avec des queues de cheval, des jambes et des fesses de filles, des poitrines, tout. Elles se remirent à crier en direction du bateau à moteur. Anthony jetait des petits coups d'œil. Il était emmerdé de les inquiéter comme ça.

— C'est la fille Durupt, souffla le cousin.

— Laquelle ?

— La petite, avec le maillot blanc.

— Et l'autre ?

Celle-là, le cousin ne la connaissait pas. Pourtant, on ne pouvait pas la louper. De la nuque aux chevilles, elle se résumait d'une ligne, précise, lourde, et sa chevelure nouée très haut produisait en retombant une formidable impression de pesanteur. Des ficelles retenaient son maillot sur ses hanches. Ça devait laisser dans sa peau une empreinte bien nette une fois qu'on les avait dénouées. Ses fesses surtout étaient pas croyables.

— Ouais..., admit le cousin, qui, des fois, lisait dans les pensées.

[...]